



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2015-2016 :

La sexualité féminine

Éric Zuliani

6^{ème} leçon

La véritable hétérosexualité lacanienne : le rapport entre les sexes

À propos du texte de J. Lacan : « La signification du phallus »¹

« Le rapport entre les sexes » et non pas entre l'homme et la femme, c'est ainsi que la leçon de ce soir est intitulée, prenant appui sur les deux dernières pages d'un texte de Lacan « La signification du phallus » qui date de 1958. C'est un texte que Judith Butler, la plus pointue dans les études sur le genre, a lu très attentivement². Or, la dernière fois, justement, s'est posée une question tout à fait intéressante sur la question de savoir si ce dont on parle dans nos leçons – « la sexualité féminine », « les hommes », « les femmes » –, ne relevait pas de préjugés. En d'autres termes, les études sur le genre ne faisaient-elles pas apercevoir que nous partagions le caractère de préjugé de ce qui se dit, à un moment d'une société, à propos de la sexualité. Ayant lu le texte de Lacan, Judith Butler met en question Lacan comme abusé par l'idée d'une hétérosexualité qu'il prendrait comme norme. Je voudrais montrer que cette hétérosexualité ne s'incarne pas, pour Lacan, dans le rapport entre les sexes, mais bien plutôt dans le rapport d'un sujet à la sexualité elle-même, sujet qui est aussi en rapport avec un type d'Autre sociétal qui a, en effet, des répercussions sur l'Autre inconscient du dit sujet. En d'autres termes, la sexualité est hétérogène au sujet et implique un procès de sexuaton, c'est-à-dire l'assomption d'une position sexuelle.

¹ J. Lacan, « La signification du phallus (*Die Bedeutung des Phallus*) », *Écrits*, Seuil, 1966.

² J. Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte, 2006.

Un monde de genres, c'est-à-dire de semblants

Psychanalyse et études du genre ont-elles des points communs ? Oui³, la psychanalyse rejoint les études sur le genre sur un point précis : pour la psychanalyse, « homme » et « femme » sont d'une certaine manière des genres, c'est-à-dire des êtres de discours ; et comme le discours est lien social, celui-ci recèle en effet des places et des jouissances prescrites ou interdites selon une époque ou un état de la société donnés. Ce que les études du genre ont parfaitement aperçu, c'est que « être femme » et « être homme » ne se définissent que dans et par le langage et sont donc des semblants. Ces semblants ont participé jusqu'à récemment, participent encore à l'organisation d'une société donnée, organisation qui repose sur une distinction de base : il y a les hommes ; il y a les femmes. C'est l'incidence, ici, du discours du maître. Pour être un homme, pour être une femme, rien, donc, n'est naturel, rien ne relève de la nature, quoiqu'en dise l'Église. Il n'est pas plus naturel de se dire un homme ou une femme pour une raison anatomique, de perception visuelle parfaitement imaginaire, que de se dire de sexe neutre ou encore transgenre. Ces études ont, en somme, mis au jour que cette référence au naturel, à la nature des choses (comme on dit : « c'est dans la nature des choses ») n'était convoquée que pour maintenir un ordre social par le truchement d'un pouvoir, celui dit du discours du maître (*Magister*, c'est-à-dire l'école, mais aussi « discours de domination » dit Lacan à Louvain⁴).

La logique ordonnatrice du signifiant

Par quels mécanismes ce pouvoir, cet ordre social sont-ils générés ? Par le pouvoir du langage s'organisant en discours.

Premièrement, le langage : S_1/S_2 , soit un signifiant ne se confond pas avec un autre signifiant. D'où le phénomène de ségrégation qui en résulte – S_1 est ségrégué par rapport à S_2 ; d'où une relation qui peut vite s'instaurer en tension, voire en domination conflictuelle.

Par le fait, deuxièmement, de la parole : quand vous parlez, vous instaurez un ordre d'apparition : sujet, verbe, complément. « Je suis une femme », par exemple est un énoncé banal et accepté par les règles de la grammaire partagées par tous. « Je suis la femme », déjà, est une sorte d'infraction. « Je suis un femme (infâme) » fait apparaître l'équivoque inhérente au langage et mériterait d'être complété par « ... avec les femmes ».

Enfin, troisièmement, par le fait que *les paroles construites à partir du langage forment des discours* qui désignent et assignent des places. M.-H. Brousse note, par exemple, cette bizarrerie du droit : est dit *enfant naturel*, celui qui naît hors mariage, alors que l'enfant naissant dans le mariage est appelé *enfant légitime*, alors qu'on pourrait se dire qu'il a été conçu tout aussi naturellement... si la nature

³ Je me suis appuyé sur l'introduction de M.-H. Brousse à « Hors sexe », *Être mère*, Paris, Navarin ◇ Le Champ freudien, 2014, pp. 43 à 51.

⁴ Comme le rappelle M.-H. Brousse dans « Identity politics », enseignement de l'ECF 2015/2016, *on line sur Radio Lacan*.

existait pour le *parlêtre* ! Cette bizarrerie révèle que l'homme a toujours su que le « légitime », c'est-à-dire ce qui relève de l'univers du discours, c'était d'être identifié et l'emportait sur la référence à la nature.

Dans une société vous êtes assigné au nom « homme », vous êtes assigné au nom « femme », on vous dit que c'est dans la nature des choses et roule petit bolide pour suivre le programme qui en découle.

Qu'entend-t-on par "Nom-du-Père" ?

Le problème est que depuis un certain temps les choses ne roulent pas ainsi. Freud a enregistré les lézardes de la civilisation victorienne, dernier moment d'une société qui s'appuyait sur un type d'Autre où existait une tradition issue de « la nature des choses ». À partir de la rencontre de patientes dites hystériques, par son étude de la sexualité qu'il a spécifiée comme étant non naturelle, y incluant les perversions qui étaient qualifiées de contre-nature, à partir des théorisations qu'il en a déduites, Freud a fait apercevoir le déclin d'un ordonnancement sociétal qui prétendait reposer sur l'ordre naturel, et s'énonçait au nom du Père.

J'ai fait référence à la nature en la situant du côté de la religion (on l'a aperçu au moment du mariage pour tous), et au nom du Père, qui a aussi sa place dans la religion : « C'est dans la nature des choses » peut aussi se dire « c'est au nom du père ». Et là vous reconnaissez un concept lacanien, le Nom-du-Père. Que vient faire le père là-dedans ?

Lacan a avancé le Nom-du-Père rendre compte du complexe d'Œdipe, que Freud avait découvert chez le sujet névrosé. Ce dernier semble vouloir justifier sa vie amoureuse en la référant au père, la dérouler en son nom. Le sujet fait jouer au père – vivant, comme dans le cas de Dora ou de la jeune homosexuelle ; ou mort comme dans le cas de l'homme aux rats –, un rôle d'élément identificatoire, d'interdit ou d'obstacle, etc. C'est cela le complexe d'Œdipe. Lacan l'a simplifié de manière sensationnelle en en extrayant la structure élémentaire : Nom/Désir, cette opération produisant le Phallus. Examinons ce mathème, qui va nous permettre de tracer à présent une ligne de séparation des études sur le genre, mais aussi des psychanalystes qui n'ont pas saisi l'orientation que donnait Lacan à son enseignement.

Objections aux études sur le genre

Nous partageons donc avec les études sur le genre, l'idée que le sujet se promène dans un univers de discours. Mais faisons remarquer quatre points :

1. Premièrement, le sexe n'est pas qu'affaire de genre, c'est-à-dire de noms. Il est aussi affaire de désir, de satisfaction, de mode de jouir, c'est-à-dire qu'il relève de l'être, et non de l'Un du signifiant (le régime du T_1^5).
2. Deuxièmement, lorsque Lacan fait valoir le Nom-du-Père, il le pose comme se substituant à ce qu'il écrit en-dessous, un désir, celui de la mère.

⁵ Cf. M.-H. Brousse, « Identity politics », *op. cit.*

Comment entendre cette substitution ? Des psychanalystes ce sont empressés d'interpréter cette substitution comme une mise au pas du désir de la mère ; et de plus, comme le désir de la mère est l'expression d'une femme, cela revenait, à nouveau, à assigner, identifier, museler l'expression d'une femme par le truchement d'un nom, celui du père. Procédant ainsi, dit Marie-Hélène Brousse, ces psychanalystes transforment « la métaphore paternelle en standard, et ce qu'elle comporterait de suprématie de la fonction du père sur le désir de la mère devient l'expression d'un machisme primaire. »⁶ À l'occasion du « mariage pour tous », nous avons pu voir combien certains s'accrochaient aux noms déjà institués contre des désirs nouveaux en quête d'éléments de langage pouvant cristalliser en discours.

3. L'enseignement de Lacan, comme la découverte de l'inconscient par Freud, ne porte pas, en tant que tel, sur le rapport entre les sexes. Il comporte un repérage plus fondamental, qui s'énoncerait comme une question, à savoir *comment un sujet peut-il concilier pour lui-même ce qui relève des noms, des identités, des univers de discours, et ce qui n'en relève pas et dont il est le siège ?* Ce qui ne relève pas des noms, c'est la sexualité, à propos de laquelle Freud disait dès 1894 combien elle faisait trou dans le psychisme. C'est l'originalité de la psychanalyse que de considérer le « parlêtre » comme un être qui, certes, parle, est identifié « homme » ou « femme », mais aussi dont une part n'entre pas dans ce registre des noms. Il y a une incompatibilité entre l'être et l'Un, le Un qui distingue comme le Un qui rassemble. Aussi faut-il lire la métaphore paternelle comme écrivant une irréductibilité entre le registre des noms, à commencer par le Nom-du-Père, qui a toujours une portée universalisante et crée du manque à être, et d'autre part le registre du désir – dans la métaphore paternelle le désir de la Mère – qui est une singularité absolue et qui crée du manque à dire. Si vous restez dans le seul univers des noms, que vous disiez, comme le fait remarquer Marie-Hélène Brousse, *une femme est née pour être mère* ou *une femme n'est pas née pour être mère*, vous restez dans la même logique universalisante⁷, logique qui laisse une femme comme Élisabeth Badinter pantoise face aux nombreuses femmes qui souhaitent allaiter ou à celles qui veulent porter le voile.
4. Lacan, en commençant son enseignement dans les années 50, a d'emblée installé un sujet qui certes relevait du symbolique et de l'imaginaire, *mais pas que* : la catégorie du réel est présente dès le début de cet enseignement. Et Lacan a pu définir le désir lui-même comme parfaitement incompatible avec le dit : inarticulable, et bien qu'articulé dès que vous

⁶ J.-A. Miller, « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants*, Paris, Navarin <> Le champ freudien, 2011, p.19.

⁷ M.-H. Brousse, « Horsexe », *op. cit.*

parlez, le désir ne se laisse pas entièrement représenter dans le symbolique ni dans l'imaginaire, il participe du réel. Un analysant, c'est un sujet aux prises avec une division qui lui est propre entre d'une part les signifiants (ses maîtres-mots, ses idéaux, ceux qu'il a reçu de sa famille, ceux de la société dans laquelle il vit, c'est-à-dire son type d'Autre), et d'autre part son désir, ses pulsions, sa jouissance, rebelles à cet univers signifiant. Un symptôme, c'est la manière – coûteuse, certes – dont un sujet peut préserver quelque chose de ce désir, de ce réel qui le constitue tout autant que les signifiants qui le représentent, et de sa singularité comme malgré tout compatible avec l'univers des signifiants : un symptôme, c'est un arrangement.

Le phallus et ses équivoques

Lacan a examiné, outre le symptôme, les autres moyens que le sujet avait d'arranger pour lui-même ce qui relève du registre du symbolique (il est représenté mais un peu mort) et ce qui relève du registre du réel (il est vivant mais pas représenté).

L'un de ces foncteurs est le phallus.

Il faut d'abord rappeler que le phallus érigé est une représentation banale chez l'être humain. Il y a donc une prégnance universelle de cette image.

Ensuite, il faut considérer « les équivoques du phallus »⁸ et non le phallus en tant que tel. Le phallus, comme tous les signifiants, n'est pas désignatif, encore moins assignatif. Il ouvre à des équivoques, et voilà pourquoi il n'est pas aisé de le saisir. Posons d'abord que le phallus est le signifiant du désir, c'est-à-dire de ce qui ne peut se dire, de notre part la plus vivante.

Première équivoque donc, puisque à la fois il symbolise notre part vivante, et en même temps, en tant que symbole, tue un peu cette part vivante, selon le principe que le mot est le meurtre de la chose. Et, de plus, nous récupérons un peu de ce vivant en conservant le phallus comme image (*Gestalt*).

Ensuite, le phallus est un signifiant, mais il emporte aussi des significations sexuelles – d'où le titre de l'écrit de Lacan, « La signification du phallus ». Autre équivoque, donc : il est au dessus de la barre comme signifiant et en dessous comme signification.

Enfin rappelons-nous de la métaphore dite paternelle : N-d-P/DM = phi. Qu'est-ce à dire ? Que vous vous baladez dans le monde avec des significations sexuelles (votre érotique) que vous avez extrait d'une nomination (le Nom) toute singulière de ce qui ne peut se nommer (le désir). La fonction phallique est donc déjà le résultat d'une tentative de nouer deux registres hétérogènes. Si la psychanalyse soutient une dimension d'*hétéro*, c'est celle-ci : elle reconnaît deux registres parfaitement hétérogènes.

⁸ J.-A. Miller, « Les équivoques du phallus », *Abords*, Bulletin de l'ACF Aix-Marseille, 12/1998, pp. 1-13.

Vous voyez donc que le phallus est au carrefour du registre du langage (parole, discours et production de significations), il s'écrit ici *moins phi* ; et du registre du vivant (désir, pulsion, jouissance, satisfaction), il s'écrit là *plus phi*. Et le texte de Lacan examine avant tout le rapport que le sujet entretient avec ce phallus, le rapport au partenaire étant du coup second. S'esquisse déjà ici la célèbre formule de Lacan selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel » – on pourrait dire ici que par contre il y a un rapport au phallus.

Dialectique de l'amour et du désir

Dans la névrose, ceux qui se disent « homme » et ceux qui se disent « femme » n'ont pas le même rapport au phallus. Ces deux dernières pages mettent en évidence cette différence. Ce qui distingue la position masculine de la position féminine, c'est la capacité de cette dernière à mieux tolérer le manque, à avoir une sorte d'affinité avec ce manque ; quelqu'un qui est dans une position féminine est quelqu'un qui, au fond, n'est pas fou du *tout*, qui privilégie l'être sur l'avoir.

Plus précisément il y a un jeu entre phallus incarné (bien vivant), situable sur le corps (+ phi) du partenaire, et le phallus signification (- phi). Pour résoudre cette contradiction entre deux types de phallus, Lacan introduit une dialectique entre le désir (qui implique l'incarnation, le vivant) et l'amour (qui implique le fait de parler).

Au niveau du désir, celui qui se dit femme trouve le signifiant du désir (+ phi) sur le corps de l'homme. Une érection est, en effet, susceptible de signifier le désir (désir de l'Autre, par forcément le vôtre). Celui qui se dit homme trouve le signifiant de son désir (+ phi) incarné dans l'autre femme. Cette autre femme signifie son désir.

Au niveau de l'amour, celui qui se dit femme, curieusement, trouve assez facilement chez le même homme le signifiant de l'amour, par le truchement du pénis détumescent (- phi). Et celui qui se dit homme trouve le signifiant de l'amour chez celle avec qui il essaie de parler.

La conclusion de Lacan, reprenant et prolongeant les études freudiennes sur la vie amoureuse, est la suivante. Chez celui qui se dit homme, la dialectique de l'amour et du désir est incarnée par deux femmes. Celui qui se dit femme trouve satisfaction par le truchement des deux signifiants du désir et de l'amour sur le même homme, celui-ci étant, en quelque sorte trompé avec lui-même.

Perspectives

Dans ce texte de 1958, on voit que les deux positions sont référées à un signifiant – le phallus –, ce qui pose un problème si l'on a suivi mes développements sur sa logique universalisante de celui-ci. Aussi, me semble-t'il, faut-il faire toute sa place à la frigidité qui n'est pas à considérer comme un déficit de satisfaction, mais au contraire le signe qu'une autre satisfaction, non référée au phallus, est à l'œuvre : puisque la frigidité, en quelque sorte, tente de la faire exister.